FH 2 22442
Cas
Fnc
2,8,16.

DISCOURS

Prononcé le Décadi 30 Frimaire, an deux de la République, dans le lieu des séances de l'Assemblée générale de la Section de Brutus, par MAISONCELLE, *alors Commissaire de Police de cette Section.*

Imprimé de nouveau en Fructidor, an 7.

CITOYENS,

S'il est satisfaisant pour mon cœur d'être appelé à vous présenter le développement de quelques vérités morales, je suis en même-tems frappé des difficultés que je vais avoir à vaincre, lorsque je compare mon inaptitude à manier la parole, avec le talent des deux orateurs qui m'ont précédé.

N'importe; s'ils me laissent loin d'eux dans la carrière de l'éloquence; j'ai l'émulation de prétendre les égaler par la pureté des sentimens, et par mon amour pour la vérité.

Oui, mes amis, cette vérité céleste, ma plus chère divinité, me prêtera son flambeau; sa lumière échauffant mes esprits, m'élèvera au-dessus de ma sphère; et sans doute je

THE NEWBERRY LIBRARY

parviendrai à vous convaincre que le bonheur d'une république consiste spécialement, dans l'union parfaite des membres qui la composent :

Que, dès la naissance d'une aussi grande République que la nôtre, il est indispensable d'imprimer, en caractères ineffaçables, dans le cœur des enfans, un respect profond pour les auteurs de leurs jours :

Qu'enfin, si le sentiment de la Nature n'avoit pas assez de force sur les pères et mères pour les déterminer à donner les soins les plus suivis à l'éducation de leurs enfans, l'intérêt de la République leur en impose irrésistiblement la loi.

C'est à vous démontrer ces vérités que je vais m'appliquer ; daignez me prêter une oreille attentive.

Les hommes sont égaux par la Nature. Formés tous du même limon, sujets aux maux inséparables de leur existence, soumis également à la perdre tous ; pourquoi donc, à l'instant même de la formation des premières sociétés, au moment où l'homme a senti le besoin qu'il avoit des secours d'un autre homme, ne se sont-ils pas liés si intimement, que rien ne pût altérer ni rompre cette harmonie ? N'en cherchons la cause que dans l'orgueil, source de tous les désordres que nous retracent les fastes des siècles.

Ce fut cette passion qui inspira le premier dominateur. Ce fut elle qui, si souvent, arma les frères les uns contre les autres.

C'est l'orgueil enfin qui, presque toujours, allume le flambeau des guerres qui ont ravagé l'Univers.

Je vais plus loin encore, et je dis, que les cultes religieux et les cérémonies qui les accompagnent, sont l'ouvrage de l'orgueil : imaginés par des ambitieux, ils n'ont eu d'autre but que d'asservir l'espèce humaine. En effet, le

despote le plus absolu, n'a-t-il pas toujours été celui qui tenoit en sa main le sceptre et l'encensoir ?

Républicains, aujourd'hui, nous avons brisé les doubles chaînes dont nous étions chargés. Nous n'aurons plus de rois ; nous l'avons juré, et périsse le premier parjure.

Nous avons abjuré les erreurs du fanatisme, que la longue foiblesse et l'ignorance de nos pères avoient, en quelque sorte, divinisées. L'empire des prêtres est également passé. Bannissons, s'il se peut, le souvenir de leur existence politique ; mais pénétrons-nous bien de cette moralité gravée, par l'auteur de tous les êtres, dans le cœur des hommes : qu'ils sont frères, qu'ils ont tous des besoins réciproques qui doivent les lier.

Ne perdons pas de vue que, dans une république surtout, cette union est le ciment le plus durable ; et que jamais les despotes de l'Europe ne parviendront à détruire un peuple de frères courageux, et qui voudront être libres.

Rappelons-nous enfin, à tous les instans de notre vie, la maxime de ne jamais faire à un autre homme, ce que nous craindrions qu'il fit contre nous : Si même il est possible, élevons-nous au point de lui faire tout le bien que nous ne desirons pas pour nous-mêmes.

Abjurons à jamais ces haines atroces, ces vengeances sanguinaires, ces défiances humiliantes, ces délations pusillanimes, et souvent calomnieuses, que le moment de notre régénération a peut-être rendues nécessaires ; mais qui devront être proscrites, en raison des progrès de l'esprit public.

C'est de vous, hommes instruits, hommes doués d'une âme forte, que nous attendons les grands exemples qui doivent former de vrais républicains. Vous répondrez à notre attente ; vous développerez toute votre énergie dans l'exposition des principes. Votre conduite et vos mœurs en seront l'application ; vous ferez aimer la pratique de la vertu ;

vous serez honorés par vos concitoyens ; et votre mémoire leur sera éternellement chère.

Vous, sexe timide, qui devez faire le bonheur du Monde, comme vous en êtes l'ornement ! montrez-nous désormais que la délicatesse de vos organes, ne nuit point à l'énergie de vos pensées, ni à l'élévation de vos sentimens. Partagez nos efforts pour consolider la République, et pour en assurer le bonheur.

Ce n'est pas assez de donner la naissance, il faut que, dirigeant les premiers pas de vos enfans, vous dirigiez aussi leurs premières pensées vers la vertu. Qu'ils apprennent de bonne heure, par l'exemple que vous leur donnerez d'une complaisance affable envers vos époux, ce qu'ils doivent d'attachement aux auteurs de leurs jours, et que ce sentiment croisse avec eux. Un bon fils sera toujours un ami sincère de l'humanité ; et par conséquent, un vrai patriote. Mais pour servir sa patrie, et nous y sommes tous appelés, il faut s'en rendre digne.

Si j'avois encore à parler à ces hommes cupides, qui, naguères, ne voyoient dans le mariage qu'une spéculation financière, qui, satisfaits d'obtenir un seul fruit de leur union avec une épouse, qu'ils connoissoient à peine, au moment où se formoit entre eux un lien pour la vie ; qui, ayant ainsi mis au hasard leur bonheur ou leur désespoir, devoient devenir très-indifférens sur les qualités morales de leurs enfans ; je sens que je leur présenterois envain les raisonnemens les plus solides pour les ramener aux véritables impulsions de la Nature ; leurs cœurs seroient de glace. Mais je parle à des hommes qui, au milieu de la corruption, ont su s'en préserver ; qui n'ont point méconnu les principes ; qui, en associant une compagne à leur sort, ont cherché le rapport des goûts, des caractères ; qui, par-dessus

tout ont voulu qu'elle fut estimable, et s'en faire estimer : ceux-là m'entendront.

Je leur dirai que, d'une union aussi louable, il ne peut naître que des rejetons précieux ; que, dès lors, ils ne peuvent trop se hâter de cultiver ces jeunes plantes, et de plier leur âme aux impressions républicaines, à l'amour de l'ordre social, et à la haine des actions vicieuses.

Le germe des passions ne se développe que trop tôt ; il rend pénible le combat qu'elles livrent à la raison, si, de bonne heure, on ne s'est pas accoutumé à mesurer ses actions sur le thermomètre de l'opinion des hommes reconnus vertueux, et principalement sur la loi naturelle.

Combien il est doux pour un père de pouvoir se dire : Mon fils est vertueux, il est estimé de ses concitoyens ; et c'est à mes soins qu'il doit cette seconde existence ! Combien, au contraire, ne doit-il pas éprouver de remords, lorsqu'indifférent, il a négligé ses vrais intérêts et ses devoirs, en abandonnant ses enfans à eux-mêmes sur la morale.

On pourroit objecter qu'un grand nombre des pères ne sont point à portée, soit par leur état, soit par le peu d'étendue de leurs connoissances, de suivre l'éducation de leurs enfans. Il faut convenir de cette vérité ; mais la probité et la vertu ne sont-elles pas le patrimoine de tous les hommes ? Et quant à l'enseignement, n'existe-t-il pas des instituteurs, qui, dans tous les tems, ont dû suppléer les pères, dans ce qu'ils ne pouvoient faire pour leurs enfans. Il s'ouvre aujourdhui, à cet égard, un champ bien plus vaste aux désirs et aux espérances des bons pères.

La République veillera au choix des instituteurs ; ce seront de vrais républicains, connoissant parfaitement les devoirs de l'homme en société ; ils les rempliront bien, et s'attacheront à former le cœur de leurs élèves ; ils leur feront aimer la raison, et par-dessus tout, la vérité.

Plus de prestiges, plus d'erreurs, plus d'idées métaphysiques, ne viendront tourmenter l'esprit de la jeunesse ; malheur à qui tenteroit de les accréditer de nouveau ! Je l'espère, et j'ose le dire : La génération qui s'élève formera des hommes dignes du beau nom de François et de républicains.

Tout en jouissant de cette flateuse espérance, efforçons nous de rejeter le vieux levain des habitudes et de la corruption des mœurs. Bannissons l'égoïsme ; soyons humains autant que courageux ; et sur-tout, sachons tolérer, dans nos frères, des défauts dont nous ne sommes point exempts nous-mêmes.

Accélérons, s'il se peut, la marche du tems ; tâchons, dès-à-présent, d'être ce que seront nos neveux. Soyons intimement unis pour la force et le bonheur de la République. Méritons les égards et l'attachement de nos épouses ; chérissons-les. Qu'elles soient de bonnes mères, s'occupant réellement des soins intérieurs de leurs ménages ; et si jamais il s'élève entre elles et nous de ces nuages, dont les unions les plus parfaites ne sont point exemptes ; que nos enfans ne soient jamais les témoins de nos discussions, et ne puissent concevoir l'idée de juger, lequel de son père ou de sa mère a tort.

Si ces pensées, toutes simples qu'elles sont, vous semblent justes, je suis heureux de vous avoir tracé un but utile. Mes vœux sont remplis.

VIVE LA RÉPUBLIQUE !

Plusieurs motifs m'imposent l'obligation de remettre ce petit ouvrage sous les yeux de mes concitoyens.

Le plus puissant est que, depuis l'an 2, les progrès de l'esprit public ont été peu rapides, et que, sans avoir le sot orgueil de compter sur des succès, je suis convaincu qu'il

est du devoir de tout bon citoyen de chercher à ranimer le patriotisme, qui, malheureusement, n'a reçu que trop d'atteintes.

Une autre raison, mais qui m'est personnelle, c'est que, n'ayant jamais été l'homme des circonstances, je suis jaloux de prouver que, si dès le commencement de l'an 2, j'ai eu le courage de rassembler des vérités morales qui, peut-être, n'étoient pas absolument à l'ordre du jour à cette époque, je ne puis être timide à la fin de l'an 7, sous l'égide de la Constitution.

MAISONCELLE.

De l'Imprimerie, d'ALEXANDRE DEFERRIÈRE,
Place du Carrousel, n°. 527.